

Séparé ainsi des siens, ne voyant plus ni ciel ni terre, d'Iberville put se croire un instant perdu.

Toutefois, son courage et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas ; il soutint une lutte corps à corps dans l'obscurité avec les Anglais qui étaient là.

Il en entendit qui descendaient d'un escalier et tira dessus au hasard.

Cependant, le bélier avait recommencé à battre la porte de la redoute : elle tomba entièrement et livra passage aux Canadiens qui se précipitèrent en foule au secours de leur chef.

Les Anglais alors implorèrent quartier, ce qui leur fut accordé. Ils étaient seize hommes seulement, parce qu'il en était parti dix pour gréer un bâtiment et voyager dedans. (1)

On trouva dans le fort douze pièces de canon de six et huit livres de balles ; trois milliers de poudre ou environ, et dix milliers de plomb.

Cette place en possession des Français, d'Iberville s'embarqua avec neuf hommes dans deux canots d'écorce pour prendre le navire où étaient allés les dix Anglais.

Au nombre de ceux qui suivaient d'Iberville étaient Alphonse et Nicolas.

Ils trouvèrent le bâtiment à l'ancre.

L'ayant abordé et ayant monté dedans, ils tuèrent un homme qui était sur le pont et deux autres qui s'étaient mis en défense.

Dans le corps de garde il y en eut aussi de blessés et le reste demandant à se rendre, on leur accorda quartier, et le jeune lieutenant et son monde s'emparèrent du vaisseau, qui pouvait être de cinquante ou soixante tonneaux.

A bord de ce navire fut fait prisonnier un nommé Brigueur, général de la Baie d'Hudson, qui commandait un des forts, et qui, en 1685, donna la chasse à deux barques françaises qui s'en revenaient à Québec. Ce fut ce même Anglais que le sieur DesGroseilliers amenait prisonnier à Québec deux ou trois ans auparavant.

Régis Roy.

A suivre

MÈRE MARIE-ROSE

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE AU CANADA

Cette fondatrice canadienne, appelée en religion Mère Marie-Rose, portait dans le monde le nom d'Eulalie Durocher. Elle naquit le 6 octobre 1811, à Saint-Antoine du Richelieu. Ses parents, braves cultivateurs, l'élevèrent chrétiennement et la confièrent, à l'âge de douze ans, aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Elle fit entrée dans leur noviciat si la maladie ne l'en eût empêchée. Le même obstacle l'arrêta dans son projet de devenir hospitalière.

Après la mort de sa mère, elle se retira avec son vieux père chez le curé de Belœil, son frère. Elle demeura douze années dans ce presbytère, y pratiquant à la fois les vertus les plus aimables et les plus austères.

A l'âge de trente-deux ans, encouragée par Mgr Bourget, le Rév. P. Telmon O.M.I., et M. Brossard, curé de Longueuil, elle entreprit avec les Mlles Céré et Dufresne, la fondation de l'institut des SS. NN. de Jésus et de Marie.

(1) Léon Guérin. *Hist. maritime de France*, vol. 3.



MÈRE MARIE-ROSE

Fondatrice de la congrégation des saints noms de Jésus et de Marie

Pour savoir si Dieu a béni l'œuvre commencée par Mère Marie-Rose, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur son état actuel. Cette congrégation, fondée le 28 octobre 1843, compte aujourd'hui près de huit cents religieuses, trois noviciats et quarante-sept établissements tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

La biographie susdite n'est qu'un brief résumé d'une monographie plus complète écrite par une fine plume, qui se cache sous l'anonyme Fidelis, pour raconter les hauts faits de dévouement et de vertu de cette Canadienne d'élite, Mère Marie-Rose, fondatrice de la Congrégation des S.S. de Jésus et Marie.

Cet ouvrage, qui vient de paraître chez l'éditeur Desbarats, de Montréal, et que nous avons sous les yeux, est un fort volume de plus de quatre cents pages, princièrement édité et orné du portrait de l'héroïne, tel que nous le reproduisons.

L'auteur a divisé, en deux parties bien distinctes, son énorme mais fort attrayant travail.

D'abord, il nous raconte la vie de Mlle Durocher dans le monde. Cela lui fournit l'occasion d'illustrer, en des pages magistrales, la vie de famille patriarcale, telle qu'elle existait aux premiers temps de la colonie canadienne-française, dont les traditions, hélas ! ne s'en vont déjà que trop s'atténuant.

Puis, il nous narre par le détail les huit ou dix années de vie religieuse de la Mère Marie-Rose et nous fait toucher du doigt, pleurant de ses peines, nous réjouissant de ses joies, les angoisses et les consolations d'une humble fille de nos campagnes, qui devint fondatrice d'une communauté religieuse nationale, il y a cinquante ans.

Fidelis a fait là non seulement une belle œuvre, mais une bonne œuvre.

La piété filiale des filles de la Mère Marie-Rose ne sera pas seule à lui en vouer toute sorte de gratitude ; mais la race française en Amérique, dont il a évoqué et immortalisé, par son travail consciencieux, si complet et si captivant, une des gloires les plus pures, lui devra aussi beaucoup de reconnaissance.

LE MONDE ILLUSTRÉ a tenu à enregistrer l'un des premiers son témoignage, et d'admiration pour le sujet choisi et de félicitation pour le succès avec lequel l'auteur a su le traiter.

J. ST-E.

LA PLAINTÉ

Il est minuit : autour de moi tout repose. Au-dehors, le vent qui passe se plaint tristement à ma fenêtre ; et j'écoute cette plainte qui fait rêver, ce long sanglot des beaux jours qui disparaissent. Sur l'aile de la brise, mon esprit s'envole dans cette nuit ténébreuse de novembre, où les morts sortent de leurs tombeaux comme des fantômes pour revenir sur la terre. Et je sens encore perler à mes yeux, que je croyais à jamais taris, les larmes de la tristesse, aux souvenirs du passé si triste, si plein de larmes. Qui n'a pas, dans ce mois consacré aux chers disparus, fait en esprit ce pieux pèlerinage à leurs tombeaux, pour y revivre encore un instant avec eux par la pensée les moments heureux d'autrefois et leur faire l'aumône d'un *De profundis*.

Mais qu'est ce bruit, d'où vient ce gémissement qui annonce la souffrance ? Est-ce la feuille desséchée qui tourbillonne dans l'air, qui regrette ses rameaux et son soleil ? Est-ce l'arbre, hier verdoyant encore, qui pleure sa verdure ? Est-ce enfin la plainte de quelque ami en peine qui vient demander des prières ?

Non, cette plainte, je la connais : c'est celle de la souffrance, c'est celle de l'agonie. Quand ma mère, sur son lit de misères, rendit son âme à Dieu, quand cette fleur se fanait sur la terre pour s'épanouir aux cieux, je l'entendis, cette plainte, et je n'ai pu l'oublier.

Et c'est la même, encore qui revient cette nuit, me parler au cœur.

Dites-le moi, mère adorée, souffrez-vous donc au ciel et regrettez-vous la terre ? Non, pourtant : vous êtes heureuse là-haut avec les anges vos frères ; le printemps y règne toujours, le soleil a toujours les mêmes rayons, et les fleurs gardent toujours leur parfum.

Mais la plainte toujours monotone se continue navrante.

C'est un enfant au berceau, un chérubin qui se meurt dans ses langes ; pauvre petit exilé d'un jour, qui regrette les cieux. Va, pauvre petit, quitte bien vite cette terre de souffrances et de pleurs ; avant que la boue de nos sentiers ait pu ternir tes ailes, envole-toi ; au ciel, tu prieras pour ceux qui restent.

Mais la plainte se continue toujours...

Silence ! écoutez les chuchotements, puis des bruissements d'ailes ; l'enfant sourit, et ses petits bras s'entr'ouvrent...

La plainte s'est tue, il dort...

Mais le bruissement s'éloigne, qui donc vient de passer ?...

La brise ne soupire plus à ma fenêtre, le berceau est vide, et l'enfant s'est envolé.

PASCHAL.

Un affront et une assiette ne s'essuient pas de la même manière.

Avec la religion qu'en va, c'est l'abandon, souvent, de tout idéal. Le cynisme, la férocité des mœurs ne sont jamais montés à un tel diapason. — GUILLOT.